

# LE TEMPS

---

Hani abbas Lundi 05 janvier 2015

## «Dessiner, c'est un devoir, pas un job»

Par Angélique Mounier-Kuhn

**Caricaturiste syro-palestinien, Hani Abbas est exilé en Suisse. L'an passé, il a été récompensé par le Prix international du dessinateur de presse. Exposée au Théâtre Saint-Gervais jusqu'au 8 février, son œuvre happe les regards et taraude les consciences**

Au téléphone, Hani Abbas a tout de suite dit oui. Oui pour une rencontre, oui pour parler de son travail et de la Syrie. Mais ce sera non pour un déjeuner. A midi trente, confesse-t-il sans fard, il est tout juste levé. Il a besoin d'un café costaud pour démarrer sa journée. Genève a pris ses quartiers d'hiver, la ville est assoupie en ce lendemain de fête. De portes closes en rideaux tirés, nous finissons par atterrir à l'Atrium, le bar cosy de l'hôtel Beau-Rivage, sur le quai du Mont-Blanc. Bonne pioche, l'endroit est baigné de soleil, ses fauteuils invitent à la conversation. Et, surtout, il est désert. Nous n'avions envie ni l'un ni l'autre d'aborder les sujets qui nous préoccupent aujourd'hui dans le brouhaha d'un café sans âme. Le service est feutré et efficace, la musique discrète; un coup d'œil à la carte, ce sera un café, un thé parfumé, une tartelette et quelques sablés de Noël.

Hani Abbas avale une gorgée, et esquisse un sourire timide. Il peut commencer à raconter. Il était instituteur, il est devenu dessinateur. Un caricaturiste assez en vue, même, dans son pays, la Syrie, qu'il a fuie il y a deux ans. D'abord pour le Liban, puis pour la Suisse, où il est arrivé fin 2013, plus par hasard que par choix. «Tout s'est décidé très vite. Je n'avais pas vraiment fait de plans.» On montait une exposition de ses dessins à Genève; il s'y rend sur invitation et décide de rester en Suisse. Des mains bienveillantes se tendent, dont celle de son confrère Patrick Chappatte: «Il me faudrait mille ans pour rendre à tous ces gens-là ce qu'ils ont fait pour moi.» Quelques mois plus tard, Hani Abbas obtient un permis de résident. Depuis, sa femme et son fils, prunelle de ses yeux, l'ont rejoint.

Avec le recul, le trentenaire ne sait plus exactement quelles raisons l'ont poussé à prendre ses jambes à son cou. Sans doute cette peur qui lui tenaillait le ventre. Les bons jours, il se dit qu'il a bien fait de partir. Même si l'exil a strié sa barbe de blanc et lui a coûté une bonne partie de sa tignasse frisée. La casquette vert treillis qui ajoute à son allure juvénile ne reste pas vissée sur son crâne par provocation: il reste réticent à en dévoiler le sommet dégarni.

Il y a deux ans, Hani Abbas vivait encore à Yarmouk, le camp de réfugiés palestiniens situé en bordure de Damas, que l'armée a décidé d'étouffer en lui faisant un siège impitoyable. «Mes amis me disaient: «Va-t'en, va-t'en. Tu dessines sous les bombes, c'est trop dangereux. Dehors, tu pourras continuer de le faire, et sans risquer ta vie.» Il s'est efforcé de tenir, le plus longtemps possible. Mais un matin, en ouvrant sa porte, il a découvert un corps sans vie sur le perron de sa maison. Il a vu de plus en plus de morts, des gens qui gisaient par bouts ici et là dans les rues. Il lui est arrivé de courir après l'ambulance qui fonçait vers l'hôpital proche de son domicile, pour ramener un bras qui venait d'en tomber. A force de nuits sans sommeil, il a fini par craquer.

Mais il n'a jamais laissé tomber son crayon. Dessiner n'est pas un job, dit-il, c'est «un devoir». Pour

que le monde continue de «voir»: «Daech (l'Etat islamique) est devenu l'obsession. Mais plus personne ne parle de ce que font la Russie, le Hezbollah et Assad en Syrie.» Un «devoir» aussi, parce que tant d'autres n'ont pas eu la chance de réchapper du brasier. Comme son ami Akram Raslan, un caricaturiste jeté en prison il y a deux ans. «Tout ce que nous demandons, c'est qu'on nous dise s'il est mort ou vivant. Et si oui, où.» Hani Abbas reste en contact permanent avec Yarmouk, où vivent encore 30 000 personnes, contre plus de 200 000 avant la guerre. Les choses ne s'y sont pas arrangées, on y manque d'eau et de nourriture: sur son téléphone portable, une vidéo vient d'arriver, qui montre une rue soufflée et le panache des bombes tout juste tombées.

En dépit des supplications maternelles, Hani Abbas continue, semaine après semaine, de «traduire des messages en dessins». S'il s'interrompt un jour ou deux, aussitôt ses amis l'assaillent: «Hani, où es-tu? Que fais-tu?» Il croque ses caricatures pour le site d'Al-Jazira, pour le journal en ligne libanais Al-Modon et, sur commande, pour L'Hebdo. Les idées lui viennent le jour; elles prennent forme la nuit. «Quand tout le monde dort», sa plume au tracé net accouche de civils à l'agonie, de soldats impitoyables et de terroristes islamistes masqués de noir. Pas de quoi rire, à vrai dire. Son œuvre happe le regard, elle assiège les consciences. Récompensée par le Prix international du dessinateur de presse de la fondation Cartooning for Peace en 2014, elle est de nouveau exposée à Genève, jusqu'au 8 février, au Théâtre Saint-Gervais.

Pendant que nous discutons, Hani Abbas extrait de son sac à dos une feuille de papier épais et y griffonne deux croquis pour marquer la nouvelle année. D'un côté, les cinq doigts squelettiques d'une main ensanglantée figurent le cinq de 2015. De l'autre, il est représenté par la main de Fatma, l'œil grand ouvert, synonyme de protection. Recto sombre, verso plus enjoué. Comme les deux faces d'un même homme, tirillé entre l'accablement le plus total et la tentation de l'espoir. «Nous avons demandé la liberté. Résultat, nos villes sont détruites, il y a 7 millions de réfugiés et Daech sème la mort. Et le monde n'a jamais dit stop. Parfois, il m'arrive de croire en l'avenir. L'espoir est tout ce qu'il nous reste.»

Si le sort de Yarmouk lui tient tant à cœur, c'est parce qu'Hani Abbas y est né en 1977, d'un père palestinien arraché à Nazareth en 1948. Il se sent autant Syrien que Palestinien et il est membre de la section syrienne de la Ligue palestinienne pour les droits de l'homme. Il se souvient que son premier dessin, publié dans les années 1990, était consacré aux pourparlers de paix israélo-palestiniens. Depuis, ses mondes se sont désagrégés, sa double origine s'est transformée en double fardeau, et le rouge du sang est devenu quasi omniprésent dans ses dessins. «Porter les deux, c'est vraiment dur, ça fait beaucoup de problèmes. Mais je m'en sors, je crois que Dieu m'aide. Et je suis libre.» Nous nous levons, il a à peine goûté les sablés. Il renforce sa casquette, allume une cigarette et file dans le froid, des croquis plein la tête.

**LE TEMPS © 2015 Le Temps SA**